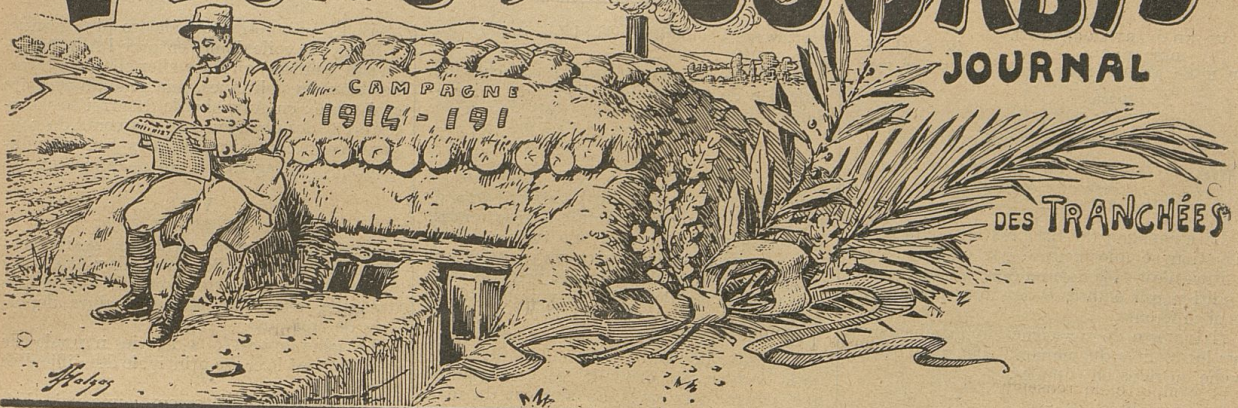


L'ECHO DES GOURBIS

JOURNAL



N° 27

JUILLET 1917

ABONNEMENTS

FRANCE (Un an)..... 5 fr.
ÉTRANGER (Un an)..... 10 fr.

S'adresser à l'ÉCHO des GOURBIS

131^e Territorial de Campagne

SECTEUR POSTAL 48

Le Numéro

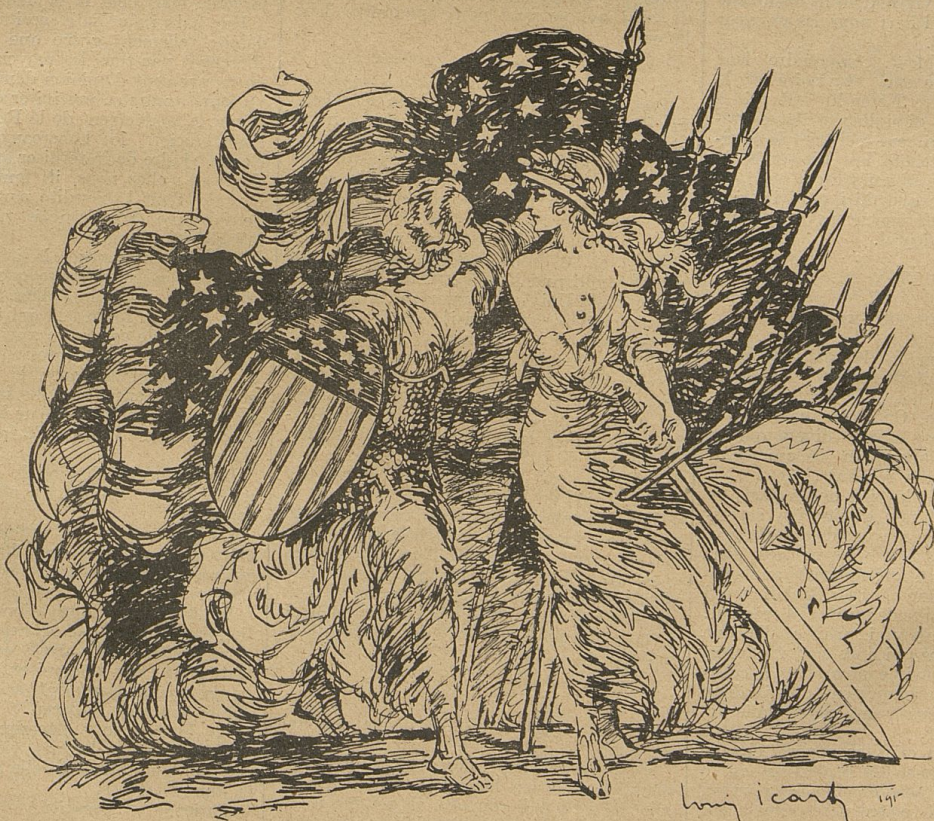
10 Centimes

Directeur Général : PIERRE CALEL.

Directeur Artistique : FRANC MALZAC.

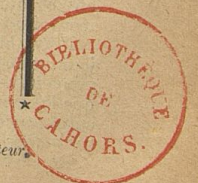
Directeur Administratif : JEAN CAZES.

LES ÉTOILES



— Courage ! France !..... Voici mes légions !.....

Dessiné au Front, par LOUIS ICART, aviateur.



PAROLES DE CHEF

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL
DES ARMÉES
DU NORD ET DU NORD-EST
ÉTAT-MAJOR

Au G. Q. G.
le 5 juin 1917.

NOTE SUR LA SITUATION ACTUELLE

Sujets de causeries que les officiers doivent faire aux soldats.

La campagne de 1917 est en cours et la situation semble confuse par endroits.

Rien n'est plus naturel dans une guerre de coalition qui embrasse des fronts immenses et si différents.

Il importe de renseigner les combattants sur les réalités du moment, afin que chacun sache où nous en sommes.

I

FRONT ORIENTAL

Les Russes ont fait une révolution pour chasser un gouvernement qui se préparait à abandonner lâchement ses alliés et à conclure une paix séparée avec l'Allemagne. Les Russes sont loin d'avoir l'éducation et l'expérience politiques des Français ; de plus, ils comprennent des races différentes.

Dans l'effervescence du premier moment, ils ont voulu rompre les liens de discipline de leur armée et essayer de la persuasion avec les Boches. Ceux-ci les ont bernés en envoyant des parlementaires ; pendant ce temps, ils se faisaient livrer des vivres dont ils manquent et retiraient des divisions pour les envoyer sur le front français.

Les Russes semblent comprendre leur erreur ; le gouvernement provisoire et le ministre de la Guerre Kerensky ont pris à tâche de rétablir la discipline et de se préparer au combat qui seul délivrera le territoire russe et empêchera les Allemands de venir étouffer la liberté naissante.

Tout fait prévoir que d'ici peu, l'action de l'armée russe recommencera à se faire sentir sur le front oriental.

II

LA GUERRE SOUS-MARINE

Elle a donné, pendant les mois de mars et d'avril, des résultats sérieux ; depuis le commencement de mai, il y a une décroissance très marquée. On a employé contre les sous-marins des moyens divers qui se perfectionnent chaque jour et qui commencent à donner des résultats.

Néanmoins, la diminution des moyens de transport a amené une diminution correspondante de certains moyens de subsistance. Toutes les nations, même les neutres, sont en train d'établir un rationnement analogue à celui qui fonctionne chez les Boches et qui leur a permis de soutenir un blocus très dur. Nous souffrons, il est vrai ; mais quelles que soient les privations qui nous sont imposées, elles ne seront jamais comparables à celles que les Allemands supportent depuis deux ans et qui s'augmenteront encore sérieusement dans l'avenir.

Notre blocus, en effet, se resserre chaque jour ; grâce à l'alliance des Etats Unis, on va pouvoir ne laisser rentrer chez les neutres, que les denrées strictement nécessaires à leur subsistance propre ; ils ne pourront plus ravitailler l'Allemagne.

On peut donc admettre que la guerre sous-

marine ne relâchera pas le blocus imposé aux Allemands.

Il semble probable qu'elle causera une immense déception aux Allemands qui fondaient un espoir démesuré sur elle.

III

Sur le front occidental, l'offensive franco-anglaise a donné des résultats très sérieux. Beaucoup avaient espéré une trouée définitive ; on croit volontiers ce qu'on espère et comme la guerre dure depuis près de trois ans, tout le monde désire en voir bientôt la fin victorieuse.

On ne voit, à l'heure actuelle, que longtemps après les résultats d'une bataille. Ceux de la Somme, par exemple, ne sont apparus que quatre mois après, au moment du repli de Noyon.

Dès à présent, nous sommes sûrs d'avoir obligé les Allemands à modifier leurs projets pour la campagne de 1917, de leur avoir enlevé, du côté d'Arras, sur l'Aisne et en Champagne, des organisations de grande importance et de les avoir contraints à amener à la bataille les réserves nombreuses qui étaient disponibles pour d'autres opérations, de leur avoir pris plus de 50.000 prisonniers et 448 canons.

Le premier effet de ces succès a été de les empêcher d'aller au secours des Autrichiens qui viennent de subir une grande défaite sur le plateau du Carso et près de Gorizia.

Ces premiers résultats sont indépendants de ceux qui peuvent nous apparaître dans la suite.

IV

Pendant que ces événements se déroulent, les Etats Unis se préparent à venir à notre aide. Leur flotte opère déjà contre les sous-marins et leurs financiers ont apporté leur coopération. Automobiles et escadrilles d'aéroplanes sont en train ; les premiers régiments vont débarquer avant un mois ; une première levée de 500.000 hommes est votée par le Congrès et les écoles destinées à former les cadres fonctionnent déjà à plein.

Les Etats Unis nous apportent un appoint énorme et vraiment décisif ; cet appoint est destiné surtout à la France.

Les Américains reconnaissent, en effet, que les Français ont supporté la plus grosse part de l'effort qui a sauvé la civilisation. Ils proclament ouvertement leur reconnaissance pour les soldats de la Marne, de l'Yser, de Verdun, de la Somme et de l'Aisne et leur volonté de venir prendre à leur compte une part notable de leur fardeau.

Le soulagement que nous apporte l'augmentation incessante de l'armée anglaise va bientôt être accentué par l'aide américaine.

Avant l'hiver, les troupes américaines tiendront place sur le front français et nous verrons l'effet que produira l'entrée en ligne réelle et tangible de cette formidable puissance.

V

Que se passe-t-il en Allemagne pendant ce temps ?

Pour cacher leurs défaillances, les Allemands ont fermé leurs frontières avec un soin jaloux ; à l'ordinaire, ils ne racontent pas volontiers leurs histoires intimes, tiennent la presse asservie, ne laissent passer que les informations tendancieuses ; depuis quelques

mois, leur discrétion est encore plus grande.

Malgré le voile dont s'entoure l'Allemagne, on sait pourtant qu'il y a chez elle des grèves, des troubles politiques, une gêne alimentaire croissante ; en Autriche, le désarroi se manifeste par des changements fréquents de gouvernement contraires à leurs mœurs politiques et l'antagonisme des races s'accroît.

VI

En réalité, dans son ensemble, la situation est favorable aux Alliés, mais elle n'en est pas moins dure à supporter pour une raison très naturelle, c'est que la guerre dure depuis près de trois ans.

La gêne apportée à la vie normale de la Nation est la cause principale des difficultés présentes.

Il faut le dire nettement : une paix boiteuse ne supprimerait pas ces difficultés, elle ne ferait au contraire que les aggraver.

Les Nations alliées reçoivent l'appoint indispensable de leur nourriture des Amériques du Nord et du Sud, de l'Inde, d'Australie ; elles trouvent ces denrées sur les marchés de ces pays parce qu'elles sont seules à y pouvoir faire des achats.

Supposez la paix blanche conclue brusquement. Cent quarante millions d'affamés de l'Europe Centrale se précipiteront en même temps sur ces mêmes marchés, nous y feront concurrence en égaux ; la plus grande partie de nos ressources sera tannée et ce sera pour nous, pendant plusieurs années, non pas la gêne, mais bien la famine.

Une paix immédiate serait pour nous une défaite tellement grave que les Allemands cherchent par tous les moyens à provoquer un mouvement d'opinion dans ce sens. On a vu leurs agents se précipiter en Russie pour dévier le mouvement de la Révolution russe, leurs officiers, les hobereaux de la Prusse royale feindre de fraterniser avec les moujiks du front ; chez nous, ils font colporter des légendes dont l'absurdité porte leur marque de fabrique (les Français travaillent pour l'Angleterre, etc.).

Pour le monde entier, la situation est dure ; elle ne peut se résoudre que par une paix victorieuse pour les alliés. C'est terrible, mais à qui la faute ? A qui incombe la responsabilité de ce drame sans précédent ?

A ceux qui, sans conteste, l'ont déchaîné ; les pièces diplomatiques, le témoignage des neutres et la succession des faits l'établissent nettement. Jamais vérité ne fut plus évidente et le président WILSON l'a franchement proclamé.

L'empereur Guillaume de Hohenzollern et ses hobereaux ont préparé et voulu la guerre mondiale.

La France a subi le premier choc, elle l'a brisé et a maintenu l'assaillant pour donner au reste du monde civilisé le temps de s'armer.

Voilà que les fabrications d'armes fonctionnent à plein, que les armées de ses alliés s'augmentent sans arrêt, que la vie de la Nation va enfin s'organiser, que l'expérience de la guerre durement acquise commence à être comprise de tous.

La France peut attendre avec une confiance raisonnée la paix victorieuse qui lui est indispensable et qu'elle a méritée par de si durs sacrifices.

Patience et Tenacité !

PÉTAÏN.

♦ ♦ ♦ ♦

CHEZ NOUS

MÉDAILLE MILITAIRE

16 Juin 1917.

BOUZOU (Marcel), 7^e Cie, 131^e Territorial.

« Excellent soldat, dévoué et brave. Blessé très grièvement le 22 mai 1917 en assurant son service aux tranchées de 1^{re} ligne. » La nomination ci-dessus porte l'attribution de la croix de guerre avec palme.

CITATIONS

Ont été cités au 131^e Territorial pour faits de guerre.

ORDRE DU RÉGIMENT

21 Mai.

RUSSIE (Armand), soldat, 5^e Cie.

24 Mai.

BARRIEU (Alexandre-Raymond), médecin-auxiliaire.

DUTREY (Cyprien), soldat, 5^e Cie.

27 Mai.

DUK (Célestin), soldat, 5^e Cie.

28 Mai.

MALIRAT, soldat, 7^e Cie.

6 Juin.

BOYER (Jean), adjudant, 7^e Cie.

9 Juin.

VIDAL (Jean-Baptiste), soldat, 6^e Cie.

12 Juin.

LAMOUREUX (Justin), caporal, 7^e Cie.

15 Juin.

SOL (Edouard-Marcel), adjudant 3^e Cie.

DENEAU (Gaston), sergent, 2^e Cie.

22 Juin.

DOUSSEAU (Jean), soldat, 7^e Cie.

24 Juin.

LABRUNIE (Jean), soldat, 7^e Cie.

NOS COLLABORATEURS

Notre cher collaborateur et ami, le grand artiste Louis ICART, qui, lui-même, est revenu au front pour la seconde fois, vient de perdre son jeune frère, tué à son poste de guet en première tranchée devant Craonne. Nous prions notre ami de croire que nous sommes de tout cœur avec lui dans cette peine et dans cette gloire.

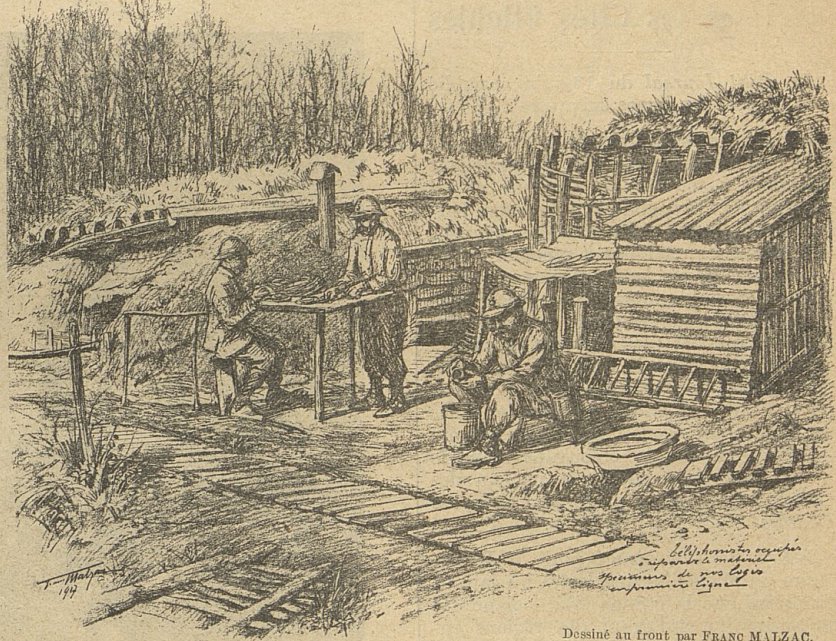
**

Le poète Touny-Lerys, notre fidèle collaborateur, l'auteur bien connu de plusieurs livres de vers tendres et exquis, et Etienne PAUTARD, dont nos lecteurs ont lu plusieurs chansons alertes et savoureuses dans *l'Echo des Gourbis*, viennent d'être décorés de la Croix de guerre. Bien sincères félicitations.

REMERCIEMENTS

Le 131^e Territorial remercie bien vivement, Mme la Vicomtesse de La Panouse, et la Croix Rouge française, dont elle est présidente, à Londres, pour les dons généreux, qui ont permis au service de santé du régiment d'installer confortablement à l'arrière du secteur une infirmerie modèle.

NOS LOGIS



Dessiné au front par FRANC MALZAC.

POUR LA MÉMOIRE
DE LÉON RODIER

A la suite des lignes que nous avons publiées sur la mort glorieuse de Léon Rodier, le directeur de *l'Echo du Boqueteau*, notre excellent confrère du front, nous avons reçu du sergent-major A. Boudon, directeur de ce même journal, une lettre que nous nous empressons de publier :

« Mon Cher Confrère. — Vous avez bien voulu, dans *l'Echo des Gourbis*, émettre l'idée d'un souvenir consacré à la mémoire de notre regretté camarade Rodier. Après avoir consulté à ce sujet nos amis et sa famille, je viens aujourd'hui vous annoncer que nous nous sommes arrêtés au double projet que voici : Tout d'abord, nous nous occupons, dès maintenant, de réunir tous les documents que nous pourrions trouver à son sujet et avec lesquels nous publierons, après la guerre, une plaquette qui lui sera consacrée et que nous aurons le plaisir de vous offrir, ainsi qu'à tous nos amis du front.

« En second lieu, et si la presse de tranchée veut bien nous prêter son concours pour cela, nous ferons élever à Léon Rodier, un petit monument commémoratif dont un de ses amis (médaillé d'or du Salon), voudra bien se charger.

« Nous avons pris cette résolution après être allés nous-mêmes, au cours d'une permission, compiler ensemble, les papiers de Léon Rodier, au Puy.

« Avec mes meilleures amitiés, recevez, mon cher confrère, etc... »

Avant cette lettre, nous avons eu un mot de notre camarade de Maisoncelle directeur de *l'Echo des Guitoumes*, qui nous disait que si l'on faisait quelque chose pour Léon Rodier, il se joindrait à nous de tout cœur. Les journaux du front, leurs lecteurs et leurs amis voudront participer à cette œuvre de pieux et fraternel souvenir. Ils n'ont qu'à s'adresser à M. A. Boudon, directeur de *l'Echo du Boqueteau*, sergent-major à la compagnie de mitrailleuses 4 du 252^e d'infanterie, secteur 179.

" LE SARCASME "

On nous annonce que du 1^{er} au 8 juillet, paraîtra, sous la direction de Georges LAMY, le premier numéro du *Sarcasme*, qui s'est assuré la collaboration de nombreux écrivains indépendants, entre autres, Mme Aurel, MM. Charles Bernard, Paul Brulat, Paul Fort (le prince des poètes), Han Ryner, (le prince des conteurs), Georges Pioch, le poète, P.-N. Roizard, Mme Vera Starkoffs, MM. Pierre Mille, Frantz-Jourdain, etc... Xavier Privas, prince des chansonniers (tous les princes de la littérature donc), Laurent Taillade, l'auteur des *Vitravaux*, des *Balades*, de *Au pays du Muffle* et *Rachilde*, l'auteur de *La Tour d'Amour* et de tant d'œuvres curieuses qui l'ont placée au premier rang des écrivains féminins, et même des autres.

Le *Sarcasme* se propose de dire et de faire de bonnes choses. C'est un noble programme. Il faut le féliciter et lui souhaiter bonne chance. Nous le faisons de tout cœur.

Les Villes marraines et les Cités filleules

Le *Petit Journal* du 15 juin a publié sous ce titre les lignes suivantes :

« Les villes marraines sont les grandes cités qui, n'ayant pas eu, en raison de leur situation, à souffrir les douleurs et les atrocités de l'invasion par un ennemi barbare multipliant les dévastations, peuvent aider les cités envahies à renaître en les « adoptant », en leur fournissant l'aide morale et l'aide matérielle, grâce auxquelles elles redeviendront les cités florissantes qu'elles étaient avant la guerre.

Cette idée, dont le *Petit Journal* avait pris l'initiative l'an dernier, et qui avait reçu, des municipalités des grandes villes de France un accueil chaleureux, a été exprimée en termes émouvants sous le titre « Les cités filleules » par un des vaillants journaux du front, l'*Écho des Gourbis*. Nous l'en félicitons.

L'*Écho des Gourbis* a reçu de M. Pierre, maire de Marseille, une lettre lui faisant connaître que la grande cité a manifesté sa sympathie à l'égard des régions envahies, par la vote d'un million à titre de secours. Le maire de Saint-Étienne, en rappelant qu'il avait eu à répondre au *Petit Journal*, lorsqu'il lança cette idée de solidarité patriotique, constate que la ville de Saint-Etienne se fera un point d'honneur d'accomplir tout son devoir envers les infortunées cités envahies. »

Sous le même titre, le *Petit Journal* du 27 juin a publié :

« Le journal du front, l'*Écho des Gourbis*, s'est associé, nous l'avons dit, à l'idée des villes marraines et des cités filleules, lancée par le *Petit Journal*. Sa campagne est fructueuse. Il nous communique aujourd'hui la réponse de deux grandes villes de France, Lyon et Nantes.

M. Herriot, maire de Lyon, écrit :

« J'approuve entièrement l'idée de la reconstruction, par chacune des grandes villes de France, d'une des cités détruites par l'ennemi.

Je compte la soumettre au Conseil municipal de Lyon, qui est tout disposé à entrer dans vos vues. »

Le projet a trouvé le même accueil auprès de M. Paul Bellami, maire de Nantes.

Vous pouvez donc être assuré que, pour sa part, la ville de Nantes ne manquera pas, le moment venu, d'apporter son aide la plus complète à la restauration de nos villes martyres. »

Avec notre très spirituel confrère, l'*Écho des Gourbis*, nous nous réjouissons de voir l'idée généreuse des villes marraines se développer, recueillir des adhésions aussi spontanées, des concours aussi puissants. »

Nous remercions le *Petit Journal* des

POILUS



Dessiné par EUGÈNE HANRIOT Brigadier.

paroles aimables qu'il veut bien dire au sujet de notre petite feuille du front. Nous espérons que lancée et reprise par lui, l'idée des villes marraines triomphera définitivement, non seulement auprès des grandes villes de France, mais aussi auprès des grandes villes des nations alliées et amies.

Rappelons que le *Petit Journal* a toujours été dévoué à tous les journaux du front. Il a cité, en particulier, très souvent les articles de l'*Écho des Gourbis*. C'est lui qui, avec le *Temps*, a fait connaître notre *Certificat de marraine*, et

c'est lui qui, avec M. Léon Bailby, le directeur de l'*Intransigeant*, et avec l'*Œuvre* de Gustave Téry a fait connaître notre idée de *La Voie Sacrée*. Une fois encore, il s'intéresse à l'*Écho des Gourbis*, nous lui en disons toute notre vive reconnaissance.

Et pour les « Villes marraines », nous remercions beaucoup aussi MM. les maires de Marseille, de Saint-Etienne, de Lyon, de Nantes, qui ont approuvé et adopté, ainsi qu'on vient de voir, cette idée. Leur précieux exemple a créé un mouvement qui ne peut manquer d'être suivi, en France, et dans les pays de l'Entente.

UNE LETTRE

Un de nos amis du 131^e, R. I. T., vient de nous communiquer une lettre dont certains passages se recommandent à nos méditations. Les voici :

« Tu nous dis que tu es loin des obus et que nous n'avons pas besoin de nous inquiéter. Tu nous écris toujours cela depuis le commencement de la guerre. C'est pour ne pas nous donner d'inquiétudes. Mais nous savons tous les dangers que vous courez.

« Quand tu viens en permission, tu ne peux t'empêcher, de parler avec les autres. Pourquoi alors m'écris-tu que vous n'allez pas au feu et que vous faites des travaux bien loin à l'arrière, que vous êtes bien installés dans de beaux baraquements ? Nous savons bien que ce n'est pas vrai.

« Des permissionnaires nous disent que votre 131^e a passé des mois et des mois en première ligne, où il est toujours en face des Boches, dans la boue ou le froid, votre incessante vie de veille devant l'ennemi, d'alertes, de bombardements, de coups de mains, et nous savons aussi le nombre de vos morts et blessés dans les tranchées de Jonchery, de Saint-Hilaire, d'Auberive, de Han, de Bislée, du bois d'Ailly, de la Somme et des pays où vous êtes allés depuis et où vous êtes aussi exposés. Ca, ça ne peut pas se cacher, tu vois bien. Alors, pourquoi continuer ces mensonges qui viennent de ton bon cœur, c'est vrai, mais dont les résultats sont plus mauvais que tu ne peux croire.

« A quoi bon nous mentir, nous savons, car tout se sait quand même. Tu verras que, plus tard, tu seras bien content de raconter tes promesses et tu serais bien embêté si quelqu'un te disait : Ce n'est pas vrai, c'est vous-même qui avez écrit que vous n'avez rien fait et n'avez jamais été au danger.

« Vois-tu, c'est une erreur de croire que nous autres femmes, nous ne sommes pas capables de supporter les peines ; nous sommes peut-être plus courageuses pour cela que vous. Et si nous avons du chagrin, nous sommes fières aussi. Tu peux compter que toutes celles qui pensent comme moi sauront répondre aux mauvaises gens dont les maris ou parents ne sont pas au front, et qui ont intérêt de dire pour les faire valoir, que vous, au 131^e, vous ne faites rien.

« Vous avez été à la peine et au danger depuis le mois d'octobre 1914 : soyez-en fiers. Et toi, mon chéri, ne crains pas de me dire la vérité, et si tu souffres, je souffrirai aussi, mais je serai fière de toi et je te consolerais, et plus tard, quand tu reviendras, tu verras comme les autres... seront peudauds... »

M:

A VOS LYRES!!!

LE BAPTÊME DU FEU

Septembre 1914.

On n'est pas aguerris. — C'est la première fois : Les balles font un bruit bondonnant aux oreilles, On dirait la chanson de stridentes abeilles Dont le vol hurlerait d'invisibles parois.

Nous rampons lentement vers un hameau. — Les toits Sous le soleil d'automne ont des tuiles vermeilles, Nos coups de feu, là-bas, échenillent les treilles, Nous rampons, le fusil brûlant entre nos doigts.

La gorge sèche, le cœur lourd, mais en silence, Ah ! minute d'angoisse et de gloire pétrie, Pour conquérir un coin du doux pays de France.

Notre baptême carillonne dans l'air bleu, Ah ! minute d'angoisse et de gloire pétrie, Où l'on sent sur son front les mains de la Patrie !

Raymond CENTY,
146^e d'Infanterie 20^e Corps

BALLADE A GRETCHEN

I

Ma petite Gretchen voilà
Que le doux Printemps vient d'éclorer.
Nous ne devrions plus être là
Pour tant nous y sommes encore.
Les oiseaux chantent près du nid ;
Les sentiers et les bois verdissent ;
Mon amour est très infini
Et tu n'envoies plus de saucisse.

II

Souvent je vois les jours passés :
Nous sommes tous les deux ensemble
Marchant tendrement enlacés ;
Nos yeux se baissent, nos voix tremblent.
Tes longues nattes dans le dos
Par deux petits rubans finissent
Troublant et charmant mon repos
Et tu n'envoies plus de saucisse.

III

J'ai bien changé depuis ce temps,
Cela vient de la nourriture,
J'ai serré de pas mal de crans
Mon ex-confortable ceinture.
La peau pend le long de mon cou,
Et mon gosier se rapetisse,
Oh ! Gretchen, je maigris beaucoup !
Et tu n'envoies plus de saucisse.

ENVOI ! (par colis postal)

Princesse de mon cœur guerrier,
Ma Gretchen, que tout ça finisse
Et voici ma part de laurier :
Tu m'enverras de la saucisse.

C...

* *

PANAM

Les poilus parisiens appellent Paris : Panam

Ah ! nous pensons à toi, Panam ! mon vieux Paris !
Quand nous t'avons quitté, c'était pour te défendre ;
Les Boches te voulaient, mais ils ne t'ont pas pris.
Et de t'avoir sauvé, nous fait mieux te comprendre

Et mieux t'aimer aussi. Voici déjà trois ans
Que nous sommes partis. La rue était en fête :
Ton grand cœur généreux, battait dans tes enfants,
Et tes vœux descendaient en fleurs, sur notre tête.

C'était partout drapeaux et baisers et chansons.
Des mères et des sœurs, des vœux, des fiancées,
Des gosses de Poulbot, fillettes et garçons,
Des bravos et du rire et de graves pensées.

Tous nous suivaient sur les places et boulevards,
Un souffle d'héroïsme avait séché les larmes,
Panam entier, vibrant, levait ses étendards,
Panam, uni, joyeux et fier, prenait ses armes.

Chacun voulait mourir pour toi : beaucoup sont morts,
Et leurs tombes, là-bas, sur les cotéaux penchées,
Accumulant leur tas de terre aux minces bords,
Ont bati devant toi, d'imprennables tranchées.

Panam ! nous revoyons, ainsi qu'aux jours heureux,
Tes matins et tes soirs, tes fêtes, tes dimanches,
Tes théâtres et tes jardins, tes amoureux
Et tes bijoux et tes printemps en robes blanches ;

Nous voyons le bouquet de violettes d'un sou
Que sait mettre à sa ceinture la midinette,
Et le ruban qu'elle a, jeune et frais, à son cou,
Nous entendons les mots, qu'en riant, elle jette.

Voici l'œuvre de tes penseurs, de tes savants,
Tes églises, tes ponts, tes palais et la gloire
De tes arcs triomphaux où tes fils survivants
Passeront, en haussant sur leurs bras, la Victoire.

Nous t'aimons pour ces souvenirs, pour ces espoirs,
Et nous t'aimons aussi, de notre âme nouvelle
Que nous avons gagnée à l'angoisse des soirs
Où, devant l'ennemi, guette la sentinelle.

Le paysan a ce doux sentiment pour le toit
De sa vieille maison, pour son pauvre ménage :
Nous élevons l'amour que nous avons pour toi,
Jusqu'à l'amour qu'il a pour son humble village.

Panam, plein de passé, de présent, d'avenir,
O Panam ! tu es notre ville maternelle,
Tu es notre drapeau, qu'il nous faut maintenir
Droit jusqu'au bout. Tu es la Patrie immortelle

Panam ! Et tu seras bientôt, au jour nouveau,
Quand finira la guerre héroïque et immonde,
Quand la Paix lèvera la pierre du tombeau
Où l'Allemagne aurait voulu murer le Monde,

Tu seras, le porte-parole des humains
Révoltés devant tant d'horreurs et tant de crimes
Et qui ne voudront plus qu'ils aient des lendemains
Jamais, les jours maudits, tout sanglants de victimes !
Argonne — juin 1917.

AUX ÉTUDIANTS DU FRONT

Tous les étudiants qui sont au Front ou aux armées sont invités à se faire connaître au *Journal des Etudiants*. Directeur : Roger Savard. Rédacteur en chef : Jean Finelle, 54, rue des Ecoles, Paris.

Recommandons aussi, non seulement à tous les étudiants, mais aussi à tous les partisans de l'expansion intellectuelle française, l'Œuvre du *Cercle International des Etudiants et Etudiantes des Nations alliées et amies de la France*. L'idée qui a présidé à la création de ce groupement est des plus intéressantes, des plus généreuses, des plus précieuses, parmi les idées de préparation de l'après-guerre. Il s'agit de mettre en relations intellectuelles et pratiques la jeunesse universitaire des divers pays de l'Entente, pour continuer et agrandir le triomphe de la *Culture sur la Kultur*, comme disent fort bien les statuts du comité.

Les plus éminents professeurs de nos Universités et des Universités des pays alliés, les journalistes, les écrivains, les hommes d'Etat les plus célèbres, comprenant l'importance et le noble avenir de cette association, lui prêtent leur concours enthousiaste. Nous donnons à tous nos amis le conseil de demander les statuts de cette belle association française au *Cercle International des Etudiants*, 54, rue des Ecoles, Paris.

Échos et Nouvelles du Front

Le Départ

Ces derniers temps, un certain nombre de nos camarades du 131^e territorial ont quitté le régiment pour aller dans d'autres formations.

Ce n'est pas sans peine qu'ils sont partis et que nous les avons vus partir. Ils étaient de notre petite province natale et ils étaient avec nous depuis le début de la guerre.

Que de terribles, et d'heureux jours aussi, nous avons passés ensemble, depuis déjà trois ans bientôt ! L'un d'eux, en nous quittant, disait : « J'ai plus d'émotion aujourd'hui que le jour de la déclaration de la guerre, bon Dieu ! » Et je vous assure que ni les uns ni les autres nous n'étions bien fiers de cette affaire-là. On se mouchoit beaucoup.

Nous disons à nos chers et braves camarades tous nos souhaits et nous les prions de ne pas oublier le régiment du pays qui est la petite patrie du Front et qui ne les oubliera pas.

Les Tourterelles

C'est le nom que des poilus, en particulier des chasseurs à pied, ont donné aux obus à ailettes, fâcheux oiseaux pourtant, et qui ne chantent pas des chansons d'amour.

L'Embarquement pour Cythère



C'était dans une gare régulatrice. Des permissionnaires attendaient depuis longtemps un train qui devait les ramener au front. L'un d'eux avait lié conversation avec une gracieuse personne qui attendait aussi son train.

La sympathie semblait naître et s'accroître. Peu à peu, nos deux personnages s'acheminèrent vers un train sombre et silencieux, propice aux confidences.

Mais ces trains qui ne partent pas quand on voudrait, partent quand on ne voudrait pas, et ils ont des départs sournois. Tout d'un coup, sans avertissement, on vit partir et à une rapide allure, le train où étaient allés se mettre à l'abri nos discoureurs.

Deux têtes ahuries et un peu ébouriffées parurent à la portière d'un wagon, des bras affolés gesticulèrent ; on entendit de vagues appels qui se perdirent dans le bruit de la ferraille et le train, qui devait s'en aller à vide, sans arrêt, jusqu'à une grande ville à cinquante kilomètres de là, s'enfuit, emportant à toute vitesse ses deux voyageurs involontaires.

Espérons que cet accident n'aura rien changé à leurs sentiments.

Mais, pour un petit voyage !...

L'Arbitre des élégances

C'est le célèbre M. de F... qui, aux temps lointains de la paix, était comme le généralissime de l'élégance et des cotillons.

Il dirige maintenant près de nous un service dans un état-major, et il ne se contente pas de voir la guerre du *demi-front*, il vient aux tranchées.

C'est ainsi que nous avons pu le voir aux premières lignes, en conversation avec nos rudes poilus, dont le parler ne lui rappelait fichtre pas celui des salons de jadis. Mais, comme ça sonnait encore assez dur, ce jour-là, l'arbitre ne manquait tout de même pas d'élégance.

La Nouba

Ce sont les *tirailleurs*. Ils ont des figures de bons garçons, sauf au moment de l'assaut. Nous les avons vus près de nous, installés dans leur cantonnement. Le soir, après la soupe, ils se réunissaient. Ils étaient assis en rond. L'un d'eux commençait une espèce de mélodie (conte ou prière), que les autres continuaient, chacun à son tour. Un jour, d'un petit bosquet où répétait la musique de ce brave régiment, nous avons entendu des sons d'instruments rustiques, mélancoliques et grêles, qui rappelaient la chabrette limousine et le biniou breton. C'était la *nouba*, la musique indigène la *raïta*, évoquant comme le fifre de *Bertrandou de Cyrano*. Et c'était touchant, cette chanson de la France africaine sur le front de la grande France que ces soldats de l'Afrique vaillante sont venus défendre et dont, pour une large part, ils assurent la victoire.

Jeunes lapins

Cher ami,

Un mot à vous donner entendu hier au soir :

Vers minuit, faisant une ronde, je sens, en passant devant une cagna, une odeur de brûlé. J'entre, un jeune de la classe 17, dormant comme un bienheureux, avait mis le feu à sa toile de tente et à son couvre-pied avec une bougie placée à ses côtés.

Je le réveille, on étouffe l'incendie. Son premier mot fut : « Ah ! m..., qu'est-ce que les moustiques vont prendre ! »

Ils ne s'en font pas, nos jeunes lapins.

B...

sergent, 50^e B. C. P.

Repérage

Il y a, dans un village de la Meuse, des garde-vôtes qui, malgré qu'ils aient inscrit sur leur abri *Asile des Vieillards*, n'en sont pas moins verts et galants.

Ils manœuvrent sérieusement, et non sans succès, autour des fermes et des fermières des environs.

A cause de ces exploits, on les a surnommés les *Gardiens de ces rails*.

CHANSONS

ET

MONOLOGUES de POILUS

LETTRÉ A PÉLAGIE

Air : *Musique de Chambre.*



I

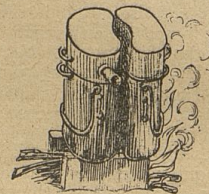
Après la guerre, si j'en reviens,
Ma vie va changer je t'assure.
Je verrai partout des Prussiens
Dans la rue, mêm' sur les toitures.
Quand nous irons sous le ciel pur
Nous promener, ma cher' petite,
Nous filerons le long des mur
Afin d'éviter les marmites.

II

Je ne pourrai plus roupiller
Dans notre pieu, ça c'est notoire,
Je n'connais plus les oreillers,
Et les draps, c'est une autre histoire.
Si tu veux que j'sois bien couché,
Ecoute-moi, ma cher' petiotte,
Fais-moi creuser une tranchée,
Avec un puisard pour la flotte.

III

Pour les s'hrappells, dans notr' jardin
Fais-moi faire un Abri-Palace,
Si parfois tu n'as pas d'rondins,
Prends notr' pieu et l'armoire à glace.
Au plafond laisse quelques trous :
Quand il pleut, ça fait des gouttières
Je ne roulerai dans la boue.
Vois-tu, ça m'appellera la guerre.



IV

Pour mon manger ne t'en fais pas :
Je ne connais qu'une cuisine :
Macaroni et du rata,
Et du singe avec des sardines.
Tu pourras même le matin,
Quand tu descendras de la piole,
M'apporter un canon de vin
Avec le cul d'un quart de gnoie.

V

Fais-moi faire chez mon tailleur
Un complet qui soit confortable.
Je le veux gris, c'est ma couleur
À cause que c'est moins vulnérable.
Sur tout, qu'il soit en drap costaud.
Quand il sera crotté j't'invite
À l'écarter avec un couteau...
Paraît qu'la boue s'en va plus vite.

VI

Je termin', ma cher' Pélagie,
Car ma cagna est inondée.
Le vent a soufflé ma bougie,



Et j'ai reçu tout' la radée
Mais l'capitain' dit que bientôt
On va toucher dans chaque escouade
Un parapluie et un bateau
Afin d'abriter les troubadés.
Louis NOHCIP,
Caporal, 222^e d'Infanterie.

L'Imprimeur-Gérant : JEAN CAZES.

Imprimerie spéciale de L'Écho des Gourbis. — 26,370

QUELQUES MOTS DU POILU

EN ENVOYANT L'ÉCHO DES GOURBIS A SA FAMILLE ET A SES AMIS

Sur le front, le 1917



Signature : _____